

rare fanatiques, serviteurs plus ou moins conscients de l'éternelle discorde russe-autrichienne. Rien de plus faux que cette théorie, propagée par les sources impures qui jaillissent de Vienne et de Budapest et où les enfants de

plus tard, lorsqu'on décida à Vienne la marche sur Salonique et sur Scutari, que l'Autriche crut devoir amadouer l'Italie par une compensation platonique : l'inviolabilité de la Commune italianisante de Zara avec ses conseillers municipaux « italiens » Nakitch, Medovitch, Bozitch, Ghiglianovitch, etc.)

Infiniment plus réel était le danger du côté de la Russie, danger permanent et immédiat. Le courant slave, grossi des adhésions qui parvenaient de la grande protectrice slave du Nord, menaçait toujours de tout emporter. L'Empire des Tsars était un épouvantail. Rien que par l'existence passive de cet empire gigantesque, dont on ignorait les secrètes faiblesses, les Slaves d'Autriche étaient dangereux. A tout le moins, grâce à l'agitation des Tchèques, un mouvement fédéraliste était à redouter. Les Italiens de Dalmatie, cramponnés au parti constitutionnel allemand (*die verfassungstreue Partei*) de Plener et Herbst, s'y seraient toujours opposés. Ils auraient fidèlement soutenu même un cabinet Taaffe pour conjurer le spectre du fédéralisme. Les Italiens n'avaient rien à gagner dans une Autriche fédérale, dans laquelle le grand homme d'Etat tchèque Palacky ne leur assignait que le Trentin. L'intérêt donc de Vienne était de protéger les autonomistes italianisants de Dalmatie contre les Slaves, comme elle l'avait fait entre 1860 et 1874. Mais le mouvement slave avait grandi et Vienne dut s'exécuter.